

Le bizutage de la Promo 51-55

Nous sommes entrés à l'Ecole Normale de Lescar le 31 Septembre 1951. Le lendemain commençait le baptême, cérémonie, si l'on peut dire, d'introduction à l'Ecole

DUPUY Michel	Le régisseur Filochard
SARRAUTE André	Bourvil Le Maître
CAUHAPE Amédée	Capet
LOM Gérard	Nounours
BOULAERT Robert	Schumann
GARAT Jean	Le Piaf Le Zazz
LATRUBESSE René	Le Gross Le Mac
LACROUTS André	Célestine La Pute
POUBLAN Marcel	Scaferlati Pernod
MANSIR Raymond	Socrate
SAROTTE Jean	Le Goupil
TURON Alfred	Le Marquis
ETCHEVERRY Jean	Pécule

Le baptême

Nous n'avions pas classe de toute la journée mais nous n'avons pas eu à nous en féliciter car, dès le matin, ont commencé les « interrogatoires ». Pendant qu'un malheureux copain était en proie aux questions, moqueries... des Anciens, nous étions alignés dans le couloir, silencieux et les tripes tordues par une frousse intense.

Voilà, à peu près, en quoi consistaient ces interrogatoires qui durèrent au moins quatre jours, sans arrêt : nous devions raconter des histoires ou chanter des chansons. Tant pis si nous ne savions pas. Ces messieurs les Anciens ne s'embarrassaient pas de ces détails. Il fallait bien entendu que ces histoires ou ces chansons soient obscènes... mais pas trop... sous peine de recevoir une volée de savates sur la tête. Le même sort nous était réservé si elles ne l'étaient pas assez.

Un tas de questions plus idiotes les unes que les autres avaient vite fait de nous démonter complètement, et nous ne savions plus quoi répondre pour ne pas nous faire conspuer. Nous avons d'ailleurs bien tort de chercher une réponse sensée à une question qui ne l'était pas : quoi que nous répondions, nous étions des « crétins », des « cons », etc... (tout une gamme de mots très imagés...).

La « danse du ventre », sur une table de ping-pong, ne fut pas la seule attraction. Il y eut des « chants mimés », des séances d'entraînement : « à plat ventre', rampez !, courez !, sautez !, couchez vous !, sautez !...etc...

Au tableau, une femme nue est dessinée à la craie. On nous crie : « Embrasse là ! ». Nous, on veut bien : on l'embrasse... sur la joue. Volée de coups de savates et autres engins plus ou moins durs. « C'est là que tu embrasses une femme ?

- Embrasse là ! Et bien ! »

On obéit encore et, cette fois, on l'embrasse sur la bouche. Même jeu : « Salaud, obscène... etc... ».

Au bout d'un quart d'heure de ce jeu, on est aux trois-quarts assommés, et ces messieurs daignent nous dire : « Mais, grand âne (ce n'est pas le mot exact...), regarde bien le tableau et embrasse la ! ». On s'esquinte à regarder le tableau, centimètre par centimètre, et on finit par découvrir un minuscule « la » écrit dans un coin du tableau. Voilà un exemple des « conneries » que l'on nous faisait subir.

Autre exemple ? On devait répéter la phrase suivante, chaque fois qu'il plaisait à un ancien de demander de le faire : « Les escargots de Gaston » (pourquoi Gaston, mystère et boule de gomme !).

Quand on leur raconte une feinte, ils s'esbaudissent à qui mieux mieux en se tapant sur le ventre avec moult plaisir et en faisant : ouah !ouah ! Et les copains comme moi.

Nous avons également défilé au chant de « La Madelon », armés de balais et commandés par notre cher Pouban, promu au grade de caporal (« Caporal ordinaire Scaferlatti » qui nous haranguait en nous promettant du camembert si nous gagnions la bataille), et encadré par quelques Anciens armés de pelochons.

Mais ce que nous avons fait le premier jour n'est rien à côté des exploits que nous avons réalisés les jours suivants : Grandes Manœuvres, Brevet de parachutage, Veillée d'Armes, Match de rugby, Empoisonnement, Corrida, etc... que mes copains se feront un plaisir de raconter.

J'allais oublier « Le nuits de Mme de Sévigné » que nous avons dû lire et mimer au milieu des huées et de l'excitation générale... et logique.

Voilà ce que fut notre premier jour de baptême.

Le brevet de parachutage

Dans les quelques jours qui suivirent notre entrée à l'Ecole Normale, il s'en trouva un assez particulier marqué par une épreuve nocturne (si l'on peut dire...). Un soir comme les autres, on nous fit ranger devant une porte qui donnait accès à une salle assez petite, ordinaire, mais qui, pour l'occasion, nous semblait assez « mystérieuse ». Comme par hasard, ce soir-là, j'allai chercher un paquet de cigarettes et, quand je revins, je vis tous mes camarades en groupe devant cette porte qui s'ouvrit juste à cet instant. On m'appela et j'entrai.

En face de moi, une petite table avec deux ou trois anciens promus au grade de juges ; Et tout autour de la salle étaient accroupis les anciens. Mon « illustre » père me saisit au collet et m'amena de force devant cette table. Je n'étais pas très fier.

Le grand-père de Sarraute me pria de fermer mon col, ce que je fis. Aussitôt, exclamation générale. « Non ! ». Je déboutonnai mon col. « Boutonne ! ! » m'ordonne-t-on. Je le reboutonne. De nouveau, même exclamation.

Mon père s'étant muni au préalable d'une savate m'administrait sur le crâne force coups de sandale. Le manège se répéta plusieurs fois de suite et je compris enfin qu'il me fallait se nommer.

Après quelques questions assez idiotes, du reste, le Grand Juge se leva, s'approcha de moi avec majesté et me posa un bandeau sur les yeux. On me fit monter sur une planche, poser les mains sur la tête du « Grand Juge », et deux anciens se saisirent de la planche et commencèrent à lever. Au préalable, les anciens avaient discuté pour me « ficher la trouille ». Ils parlaient de « types costauds en cas de chute, disaient qu' « il ne allait pas lever au-dessus de quatre mètres »...

A partir de ce moment-là, j'eus l'impression que je montais, montais... Je reçus alors un choc sur la tête, croyant toucher le plafond. On me cria : « Saute ! ». Je sautai...ou plutôt... perdis l'équilibre et je crus m'affaler sur le haut d'une armoire. A ce moment-là, on me saisit de toutes parts, on me

tirailait, on me roulait. Je n'avais pas encore saisi la situation. Je vis à la fin que j'étais sur le plancher mais comment ? Mystère...

Inutile de dire que pendant ce cérémonial, j'étais assez « inquiet ». Finalement, je fus « fourré » dans un placard minuscule, on m'enleva le bandeau et une avalanche de feuillets de musique s'abattit sur moi ; on me mit un énorme instrument et on m'enjoignit de jouer, ce qu'évidemment j'étais incapable de faire.

Le copain suivant, c'était Cauhapé et, malgré moi, je ris de la stupidité, de l'air bête que l'on avait face à ces énerguemènes.

Après cela, nous fûmes « entreposés » dans un réduit obscur duquel je m'échappais par la fenêtre, mais où je revins assez vite de peur des repréailles qui ne se faisaient jamais attendre.

Et le lendemain, ce fut autre chose, et le surlendemain, encore autre chose...

L'empoisonnement

« Allez, les Bleus, tous les Bleus en salle de quatrième !! » Un ancien, très pressé, cherchait à nous rassembler tous, pour nous faire subir le fameux « empoisonnement », une petite manifestation fort désagréable pour nous mais à laquelle les anciens tenaient particulièrement.

Nous nous rendions tous à l'appel, car, malheur à celui qui n'était pas présent. Et bientôt, nous nous trouvions tous, morts de peur, frissonnants, dans une petite salle attenant à la salle de quatrième année. Nous sentions des odeurs suffocantes d'ammoniac ou d'hydrogène sulfuré (je ne sais pas quoi au juste mais nous pourrions tous dire que ça sentait très mauvais). Parfois, un ancien, très amusé par nos pantomimes d'ours en cage, paraissait dans l'encadrement de la porte : il avait un petit air moqueur qui semblait lourd de menaces.

Bientôt, on appela les victimes les unes après les autres. Pécule eut l'honneur de passer le premier à ce jeu plaisant : cela ne lui était pas encore arrivé depuis le début de ce fameux baptême. On le vit disparaître dans l'obscurité de la pièce. On entendit ensuite des piétinements, des cris, des paroles comme s'il y avait une grande lutte. Tous ces bruits ne nous rendaient pas fiers, nous qui étions à côté, d'autant plus qu'ils s'accompagnaient d'émanations de gaz empoisonnants qui venaient compléter notre terreur.

Maintenant, on appelait le suivant et le même manège recommençait pour chaque camarade qui rentrait, c'étaient les mêmes bruits, la même odeur, qui devenait de plus en plus lourde et repoussante.

Notre tour approchait, nous n'avions eu que des impressions : quelles brimades nous attendaient là dedans ? Enfin, on était appelé, alors on marchait résolument vers la porte grande ouverte, prêt à tout.

Comme on était sur le point de rentrer, on se sentait agrippé, tiré énergiquement au-dedans, dans l'obscurité. Là, on ne nous lâchait pas, on nous tenait très fort et nous roulions d'un côté à l'autre, tiré et poussé avec violence, recevant force gifles, force coups de poing (... pas forts...) et coups de savates. Ah, nous n'étions pas très fiers, à ce moment-là !

Soudain, tout s'arrêtait, on nous immobilisait on nous asseyait sur une chaise, on nous appliquait solidement sur le nez un chiffon imbibé de cette substance « parfumée » qui ressemblait à une mixture d'ammoniac et quelque chose de sulfuré qui sentait fort mauvais (excusez les imprécisions).

Du coup, nous n'avions plus envie de respirer mais nous avions déjà fait déjà une solide provision de cet air vicié.

Alors, les anciens nous disaient : « tu vas boire du poison, misérable ! ». Et ils nous mettaient dans la bouche le goulot d'une bouteille pleine. Inutile de dire que le pauvre type qui ne connaissait pas le truc, était dans une angoisse terrible, croyant qu'il allait boire un breuvage empoisonné et malodorant. Toujours est-il qu'à un moment donné, on était obligé de boire ce qui en fait était de l'eau et comme les anciens tenaient assez longtemps le chiffon qui était sur notre nez, il nous prenait l'envie de respirer et nous lâchions soudain toute notre réserve d'air qui chassait l'eau de la bouche et faisait jaillir un geyser qui arrosait copieusement les anciens.

Ils arrêtaient là la plaisanterie non sans avoir administré quelques coups de savate à l'auteur de cette éruption, pour le punir de sa tenue incorrecte. Après cela, on nous enlevait le bandeau des yeux et on nous poussait dans un coin, avec ceux qui étaient passés précédemment et qui lisaient continuellement, pendant la durée des opérations, sur un livre de lecture enfantine : « Papa a une pipe... Toto a vu un chien... ».

De là, je voyais une chaise et les anciens qui riaient de nous voir tous derrière une table, entassés dans un espace très réduit, qu'il nous était défendu de dépasser. On voyait aussi deux éprouvettes cassées qui répandaient ce liquide malodorant qu'on sentait dehors. Mais les copains continuaient à passer et nous, nous lisions en criant (certains disaient salaud à la place de Toto...).

Dupuy fut le dernier qui passa et celui qui reçut le plus de coups et qui fut le mieux empoisonné... il faut le dire.

Mis tout n'était pas fini car pour sortir, il nous fallait passer entre une double haie d'anciens qui nous tapaient sur le crâne à tour de bras avec des souliers ou des sandales. Si l'un de nous avait pris trop de soin à s'élancer pour éviter les coups, il se voyait retenu quelque temps sous cette grêle désagréable. Il valait mieux être disposé à marcher lentement pour recevoir sa part de « bon cœur ». Quand nous eûmes fini, nous allâmes nous distraire pour oublier cette partie de « plaisir ».

L'interrogatoire

Tous les soirs, soit l'un, soit l'autre d'entre nous subissait « l'interrogatoire » : il devait raconter des histoires ou chanter, debout, en pyjama, dans l'ombre hostile et froide du dortoir, devant le lit des anciens de philo, qui avaient pris en quelque sorte la direction des opérations. Parfois, cet interrogatoire s'agrémentait de petits supplices chinois qui avaient la vertu de faire trouver ou inventer très rapidement de « bonnes » histoires au citoyen qui prétendait ne pas être inspiré.

C'est ainsi que Sarraute, dit Bourvil, a passé d'agréables séances juché en haut d'un des poteaux métalliques qui soutiennent le plafond chancelant du dortoir, et que Lacrouts, couché près d'un lit, remplissait l'office de paillason.

Concours de beauté

Après son aspect brutal et sa discipline militaire, le baptême évolue et prend une forme éducative : initiation au sport, à la musique (grand concert public sur la place Clémenceau à Pau), conseils aux jeunes mariés (Lettres de Mme de Sévigné), initiation de l'art du Toréro, etc...

C'est ainsi que nous fûmes conviés à un grand concours d'esthétique dont nous devons être les uniques concurrents. Un soir, en grande pompe, musique en tête, on nous conduisait au dortoir. Là, malgré le froid aigu de ce début d'hiver, nous nous déshabillons tous. On voit apparaître de beaux torsos musclés et dorés, des jambes fines et des cuisses fermes. Chacun cherche une pose qui lui permettra de faire ressortir ses plus beaux muscles.

Le jury s'installe au beau milieu du dortoir. Il est composé de personnages autorisés et experts en la matière.

Au pas de gymnastique, en souplesse, chacun doit faire un tour de dortoir avant de se présenter devant les juges. Là, nous nous exerçons tous à trouver une pose plastique originale. Les différences de teint sont remarquables : elles vont du brun au « blanc Persil » comme le fait remarquer un ancien (il est de coutume, quand un « dur » trouve une « feinte » de faire applaudir les « bleus » à coups de savates).

Après cette exhibition qui tient d'une exposition de bétail, le jury délibère longuement et ne fait connaître sa décision qu'après de longues et âpres discussions.

Finalement est élu, avec le titre d'Apollon 51-55, note cher René, dit « Le Gros » (86 kg 1,72 m...), futur pilier de l'invincible équipe de l'EN

Au cinéma

Le premier jeudi, nous allons tous au même cinéma, avec un ensemble parfait. Malheureusement pour nous, les anciens avaient eu la même idée. Ils ne trouvèrent rien de mieux que de nous faire asseoir au tout premier rang, tous les quatorze. Comme tout l'avant de la salle était vide, nous n'avions pas l'air très malins ! Nous avons donc agi comme nous le faisons exprès pour chahuter, avec un petit sourire malin et entendu au coin des lèvres. Peut-être que quelques spectateurs furent-ils dupes ?

Quand la lumière s'est éteinte, inutile de dire que nous nous sommes empressés de regagner des places plus éloignées.

Corridas

Le jour suivant, c'était la corrida si désirée par les anciens ; Après le repas de midi, sous la direction de la classe de 1^è, nous sommes montés au dortoir et là, les anciens nous ont distribué les rôles.

Quatre d'entre nous ont été enfermés dans des armoires métalliques. La place, bordée de lits, avait été préparée au beau milieu du dortoir. Sur les lits, s'étaient assis les anciens qui avaient chacun une provision de pelochons. Avec la couverture pieu de notre major, l'un de nous faisait le toréador et les 9 autres de notre promo faisons le travail des peones, des mules d'arrastre, des cavaliers ... etc... Et la fameuse corrida commença.

A peine un pseudo toro fut –il sorti de l'armoire, qu'une volée de pelochons s'abattit sur nous. Ensuite les anciens regardaient et encourageaient ces pauvres « bêtes » maltraitées. Mais qui de ces 2 groupes en présence était le groupe des bêtes ?

Après chaque course, nous étions obligés de faire un tour de dortoir sous le commandement de notre caporal. Hélas, au milieu de ces péripéties, il y eut un blessé.

Place Clémenceau

Le concert de Pau décrit ici est une innovation et mérite d'être classé dans les annales de l'EN comme grand évènement historique.

Nous sommes fiers de cet honneur.

Pau a vécu, le Jeudi 4 Octobre 1951, une sensationnelle histoire, une histoire de « bleus ». Un pauvre mendiant, un aveugle tendant sa sébille aux passants. Les rôles étaient répartis, Sarraute jouait l'aveugle, Garat tenait la caisse et les 12 autres bienveillants compagnons les assistaient. L'un d'eux jouait du violon, un deuxième tapotait plutôt que jouait un saxophone silencieux.

Tout gazait indéniablement, la séance promettait d'être concluante ; les anciens défilaient devant la sébille et donnaient charitablement leur aumône... vingt sous, cent sous... Il y avait même bon nombre de mégots, de boutons... Déjà, un petit vieux, pris sûrement de pitié mettait lentement sa main à la poche.... Il y avait lieu d'espérer...

Malheureusement, l'intervention subite d'un agent coupa court notre représentation et mit fin à notre aubade. Pour nos débuts d'artistes, cela n'était point encourageant : confiscation des instruments, visite au commissariat... L'agent, après l'aveugle, devenait l'attrait de la séance. Bleus et anciens se pressaient autour de l'agent et le serraient de bien près ; chacun était bien attentif à ses paroles. La discussion fut ardente, mais l'agent, fixé par tous ces regards peu sympathiques, abandonna la partie. L'auditoire s'était considérablement accru, tout autour de nous et le petit vieux était encore là, témoin insouciant.

Sans ce sale agent qui nous regardait vraiment d'un sale œil, nous aurions bien pu recommencer pour achever de remplir notre caisse. Pour clôturer cette séance, nous avons fait deux fois le tour de la place Clémenceau, un pied sur le trottoir et l'autre sur la rue, et dans un ensemble parfait.

Tous ces ébats achevés, nous avons établi le bilan de la journée : nous avons ramassé très exactement 43 francs, plusieurs boutons et autant de mégots.

La séance terminée, nous avons bien rigolé ; décidément, le coup n'était pas trop vache...

Le match de rugby

Un jour, après dîner, on nous réunit sur le terrain de sports pour nous faire disputer le traditionnel match de rugby. Nous descendons en survêtement (en l'occurrence, en pyjamas). On nous donne un ballon et le match s'organise. Nous sommes divisés en deux camps, d'un côté les 7 premiers numéros et en face, les 7 autres. Le match commence, pas très animé au début, les joueurs manquant de conviction. Mais, sous les menaces multiples et véhémentes de « culages », nous nous décidons à faire preuve (ou plutôt d'ailleurs à faire semblant) d'un peu plus de combativité. Ce fut le malheur de ce pauvre Pécule qui plaça malheureusement son nez sur le passage du mastodonte Lom lancé comme un bolide (comme un bulldozer, dirais-je, pour faire plaisir au technicien Latrubesse). Le pauvre Pécule, donc, eut le nez fendu et dût évacuer le terrain, saignant abondamment. Il garde encore la cicatrice de cette pêche. Un souvenir comme un autre de ces heureux jours !

Survint la mi-temps, sans autre incident notable. En guise de citrons, on nous distribua généreusement de confortables morceaux de citrouille (une citrouille à moitié pourrie dénichée au fond du jardin). Toujours plein de chance, je tombai sur un morceau pourri que je dus avaler, en dépit de plusieurs vaines tentatives de le jeter furtivement. Ces tentatives de resquillage eurent d'ailleurs pour conséquence immédiate de faire bondir sur moi quelques anciens pleins d'une juste colère et qui exigèrent, pour punition, que j'avalasse un autre morceau (prière de passer sur ce « asse », qui est d'ailleurs assez évocateur de ma répugnance). Nous étant bien reposés et bien restaurés (comme on l'a vu...), nous reprenons le match. Seconde mi-temps sans histoire, si l'on passe sous silence les percées sensationnelles de Garat et d'autres, et le rush impressionnant de Lom et de Latrubesse, exploits purement sportifs que je m'avoue incapable de décrire. Le match se finit avec la récréation sur un score assez imprécis.

Nous nous amène, colonne par deux, aux douches, c'est-à-dire un petit bassin qui est au fond du jardin. Nous nous lavons (oh ! seulement le bout des doigts quand on nous regarde) dans une eau verdâtre, stagnante là depuis un nombre indéterminé d'années rejeté assez près de l'infini

(ceci pour les matheux Dupuy, Léon Célestine, Le Gross, Lom, etc...), puant suffisamment fort pour asphyxier le type qui de tous temps a eu le plus grand rhume de cerveau, et agréablement assaisonné par le cadavre d'un chien pelé et flottant là, près de nous, avec l'air de trouver ça très marrant. Nous, on ne trouvait pas tant que ça !! Finalement, nous sommes repartis, encore deux par deux, triomphalement ovationnés, pendant que la foule enthousiasmée nous arrosait de confettis. A vrai dire, ces confettis étaient un peu trop gros et un peu trop lourds à notre gré, car ce n'était pas autre chose que des pommes ! Mais nous le leur pardonnions car « le cœur y était ». N'ayant pas de petits papiers, ils avaient tenu cependant à nous témoigner leur sympathie et ils avaient pris, pour cela, ce qui leur tombait sous la main, dans un grand élan de leur cœur.

J'ai oublié de dire que, tout au long du match, nous avons été soutenus et très encouragés par le nombreux public féminin du Cours Complémentaire massé dans les tribunes. Léo, en particulier, était très populaire.

Il y a eu plusieurs « culages » pendant le baptême. Citons Mansir tout au début, Dupuy, plusieurs fois, dont une fois sur des pommes (son pantalon en a gardé longtemps le souvenir, Latrubesse sur une souche d'arbre (régime assez douloureux). J'en oublie peut-être...

Cette cérémonie était accompagnée d'une chanson dont les paroles de circonstance et le rythme lent et scandé convenaient à merveille ; cette chanson, autant qu'il m'en souviene, se terminait ainsi :

« Non, non, non, non, on n'a jamais vu
Un' si bell' bergère, avec de si bell' fesses,
Non,Non...

Un' si bell' bergère avec un si beau cul »

Si j'ai osé transcrire un mot aussi ... shocking, c'est parce que j'ai la certitude que le présent cahier ne sera jamais publié, et qu'il n'aura d'autres lecteurs que les dits-membres de la promo qui, je l'espère, ne se plaindront pas d'avoir vu leur chasteté offusquée.

Textes écrits par Boulaert, Dupuy, Berdoulat, Turon, Latrubesse et Cauhapé.